Hommes & migrations
Revue française de référence sur les dynamiques migratoires

1289 | 2011
Les frontières du sport

La yole ronde, entre ethnicité et autochtonie

Une tentative anthropologique de dépassement de l'Histoire

Maguy Moravie

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/hommesmigrations/805
DOI : 10.4000/hommesmigrations.805
ISSN : 2262-3353

Éditeur
Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée
Date de publication : 1 janvier 2011
Pagination : 106-114
ISSN : 1142-852X

Référence électronique
Maguy Moravie, « La yole ronde, entre ethnicité et autochtonie », *Hommes & migrations* [En ligne], 1289 | 2011, mis en ligne le 31 décembre 2013, consulté le 01 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/hommesmigrations/805 ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.805

Tous droits réservés

La yole ronde, entre ethnicité et autochtonie

Une tentative anthropologique de dépassement de l'Histoire

Par Maguy Moravie, docteure en STAPS,
université Victor-Segalen Bordeaux-2, LACES (Laboratoire cultures, éducation, sociétés)

Départ d'une course de yoles rondes © Maguy Moravie

Le tour de la Martinique en yole ronde est l'événement sportif le plus important de l'année dans l'île. La pratique de ces canots à voile, revendiquée comme "autochtone", constitue le pivot autour duquel la société martiniquaise, fortement marquée par les différences ethniques, célèbre son unité. Le fait de soutenir financièrement ces courses ou d'y participer constitue un signe fort d'intégration. Véritable sport spectacle, la yole ronde est également un outil de visibilité pour toutes les composantes de cette société insulaire qui affirment ainsi la conscience de leur identité commune.

De nombreux pays africains, surtout dans la partie subsaharienne du continent, célèbrent le cinquantième anniversaire de leur indépendance en 2010. Après un demi-siècle de liberté et de pouvoir enfin exercés, l'avenir des pays africains semble toujours incertain, même si cette souveraineté acquise aura permis aux pays africains de recouvrer "*l'initiative historique qui leur avait été refusée sous le colonialisme*[1]". Initiative historique parfois fantasmée et souvent redoutée des populations des départements d'outre-mer politiquement et juridiquement intégrées à la France métropolitaine. Mais quel défi insurmontable que d'affirmer son "indépendance", quand on est né du "*maelström de la colonisation*[2]" et de la traite négrière ! Au temps des décolonisations, les Antillais, en l'absence d'un "*arrière-pays culturel autochtone*[3]" à opposer aux absolus du colonisateur, disposaient alors de peu d'atouts pour forger leur destin singulier. Ainsi, le refus de l'indépendance dans ces territoires a laissé place à une situation différente de celle observable dans les pays d'Afrique. En effet, la départementalisation des anciennes colonies françaises en 1946, voulue par Aimé Césaire, aboutit à une situation inédite, où colons et colonisés, dorénavant citoyens français égaux, se côtoient et partagent le même espace insulaire cloisonné. Dès lors, ces sociétés sont fortement organisées et dépendantes de critères d'appartenance phénotypiques, sources d'assignations statutaires et de conflits qui pérennisent une forte ethnicité. De plus, le désenchantement engendré par les insuffisances et les échecs de la départementalisation a laissé place à la valorisation de l'identité. La période d'"assimilation triomphante", avec la survalorisation de tout ce qui provenait de France, laisse, à partir des années soixante, place à un vide culturel qui contribue à renforcer une revendication culturelle et identitaire sur fond de nouvelles aspirations politiques (indépendantistes ou autonomistes). C'est dans cette dynamique revendicative qu'il faut envisager les affirmations identitaires qui s'exaltent autour de la yole ronde, voile traditionnelle pratiquée à la Martinique, dans ce département français d'Amérique situé dans l'arc des Petites Antilles. La yole connaît actuellement un regain d'intérêt auprès de la population martiniquaise qui la considère comme l'unique pratique ayant résisté à la longue période d'acculturation occidentale. Véritable référent culturel pour l'ensemble de la population, lieu d'expression d'inconditionnelles passions "peu ordinaires", la yole ronde est au travers de caractéristiques particulières, géographiques, ethniques ou sociales un vecteur d'identité pour le "peuple" martiniquais. La portée historique de la yole ronde a été soulignée par des chercheurs qui ont mis l'accent sur son processus de "sportivisation" et de patrimonialisation. Dans une approche ethno-historique, on se propose d'envisager dans cet article ce "sport traditionnel" dans sa relation au monde, comme signifiant de la complexité historique et sociale d'un territoire post-esclavagiste et post-colonial. Notre souhait est de montrer comment la yole ronde constitue une tentative pour forger une identité commune face à une histoire

traumatique à partager, le signe et une ressource de la gestion sociétale actuelle d'une altérité esclavagiste et coloniale qui perdure dans la Martinique contemporaine par certains aspects.

Le poids de l'ethnie dans la société martiniquaise

Terre de métissage, société pluriethnique et pluriculturelle, la Martinique a subi de multiples vagues migratoires, faisant de ce territoire le lieu de confrontations "raciales" sans précédent. En premier lieu, le choc entre les premiers colons métropolitains arrivés en 1635 et les autochtones s'achevait par le génocide des seconds. Parallèlement, des dizaines de milliers d'Africains arrachés à leur terre natale furent transportés dans "*le gouffre*" de la cale du bateau négrier, pour être réduits en esclavage. À son abolition en 1848, les colons (les békés) "importèrent" des travailleurs sous contrat, originaires du sud de l'Inde et de la Chine (les coolies), pour pallier les revendications salariales des populations libérées. À la fin du XIX^{e} siècle et tout au long du XX^{e} siècle, des Syro-Libanais, pour la plupart commerçants en textile, arrivèrent. Plus récemment, la venue croissante de métropolitains destinés aux emplois de la fonction publique ou simplement en quête d'exotisme (les *zoreys*), et des immigrants des îles voisines attirés par le niveau de vie élevé de l'île (Dominique, Haïti, Sainte-Lucie) ont "enrichi" l'ethnicisation de la société martiniquaise. Dans un tel contexte migratoire, l'ethnicité fut et reste une donnée fondamentale à la fois de la construction de la société martiniquaise et des identités qui en ont émergé. En Martinique, aujourd'hui comme hier, on existe avant tout en tant que membre d'une catégorie ethnique, signifiée par la nature de ses cheveux, les traits de son visage ou encore la couleur de sa peau, dessinant des gradations allant du "blanc", valorisé et désirable, au "nègre", méprisé et dénigré. Aujourd'hui encore, les individus se définissent par rapport au regard social qui discrimine les groupes en leur assignant une identité ethnique, culturelle ou socioprofessionnelle.

Dépasser l'ethnicité et promouvoir la créolité

Pour échapper à ces critères ethniques qui fragmentent la société martiniquaise et dans une logique de dépassement de l'identité à référent ethnique, émerge, à la fin des années quatre-vingt, une nouvelle idéologie, la créolité. "*Ni Européens, ni Africains, ni Asiatiques, nous nous proclamons Créoles*[4]." C'est en ces termes que les créolistes proclament une

nouvelle identité, dite "créole", qui ignore l'appartenance ethnique et privilégie l'expérience historique commune au même titre que la langue et la culture. La créolité, fruit du processus de créolisation, est définie comme "*l'agrégat interactionnel ou transactionnel des éléments culturels caraïbes, européens, africains, asiatiques et levantins, que le joug de l'Histoire a réunis sur le même sol* [...] *formidable ' migan' que l'on a eu trop vite fait de réduire à son seul aspect linguistique ou à un seul des termes de sa composition*[5]". Pour les créolistes, la créolité n'est pas uniquement "idéelle", elle recouvre également une réalité anthropologique et historique. La yole ronde peut s'apparenter à un construit culturel "créole" qui illustre et met en relief une fabrique anthropologique du "métissé", censée participer de l'effacement des barrières et des différences socio-raciales au sein de la société martiniquaise.

Origine et processus de développement de la yole ronde

La yole ronde, outil de travail des pêcheurs martiniquais, est une innovation technique et sociale récente, puisque la première yole, *Gaby*, n'est créée qu'au début des années quarante par un charpentier de marine martiniquais. La yole, embarcation "hybride" à mi-chemin entre la yole européenne et le gommier des Caraïbes, est par essence une embarcation "créole", fruit de l'hybridation des cultures amérindienne, européenne et africaine.

S'il est commun d'entendre que les courses de yoles ont "toujours existé" à la Martinique, cela contribue à façonner l'authenticité de la yole dans les représentations des Martiniquais comme un fait social qui s'intègre dans une continuité technique, géographique et historique. En effet, les régates de yoles actuelles sont le prolongement des "*tiraj*", sorte de défis que se lançaient les pêcheurs au retour de la pêche, pour vendre au plus vite le poisson sur les marchés. Ces défis engendraient des revanches le dimanche après la messe, prétextes à parier pour les békés qui pouvaient "jouer des fortunes" sur la yole représentant leur commune ou leur quartier d'origine. À partir de 1945, les békés participèrent involontairement à l'institutionnalisation de la pratique en organisant des défis opposant deux yoles de communes limitrophes : les "*kous kannot aréte*[6]", qui allaient exacerber le sentiment d'identification de la yole à sa commune ou à son quartier. Avec les années soixante, ces défis trouvèrent un prolongement lors des différentes fêtes patronales de l'île, jusqu'à la structuration effective de la pratique avec la création de la Société des yoles et gommiers de la Martinique fondée en 1972, devenue Société des yoles rondes de Martinique (SYRM) en 1981. Ces manifestations locales touchaient principalement la population maritime

Un impact visuel favorable aux entreprises © Maguy Moravie

des pêcheurs, mais aujourd'hui, de plus en plus de "terriens" y participent comme pratiquants ou spectateurs. La pratique actuelle de la yole présente paradoxalement tous les attributs d'un sport spectacle moderne. Les campagnes médiatiques tapageuses, les directs diffusés dans la Caraïbe et également sur Internet, le sponsoring et la publicité à outrance font de ce sport traditionnel la source de nouveaux enjeux économiques, touristiques, médiatiques et politiques.

Un sport spectacle

Les régates de yoles sont devenues un spectacle haut en couleur et en exhibition, notamment à l'occasion du Tour des yoles rondes de la Martinique, dont la première édition voit le jour en 1985. Il s'agit d'effectuer le tour de l'île en une semaine (première semaine du mois d'août). L'épreuve se décompose en sept étapes précédées d'un prologue. Les yoles sont équipées d'une grande voile qui peut mesurer jusqu'à 70 m² de surface et sont susceptibles d'embarquer jusqu'à quatorze équipiers. L'équilibre de l'embarcation n'est maintenu que par le poids des équipiers en rappel sur des "bois dressés". L'impact visuel est spectaculaire. Bien plus que l'événement sportif de l'année à la Martinique, le Tour des yoles rondes – analogie explicite au Tour de France cycliste

– en constitue "*l'événement majeur de la vie culturelle, politique et sociale*[7]". Véritable fête collective aux élans de manifestation identitaire, elle paralyse la vie quotidienne de l'île pour laisser place à l'exultation du peuple. Pendant une semaine, la Martinique ne vit plus qu'au rythme des yoles : on n'y travaille plus et, pendant ce temps d'exception et d'effervescence, toute la société — békés, Blancs, Nègres, mulâtres, jeunes ou vieux — se donne rendez-vous autour de l'événement et laisse à penser que cette parenthèse sociale marque l'abolition des différences socio-raciales. En effet, une foule immense prend possession du littoral martiniquais et le rend méconnaissable ; les plages sont saturées par l'effervescence et la liesse populaire, quand la mer est envahie par des milliers de bateaux du plus moderne au plus traditionnel. La mer se révèle alors comme un espace de marketing "agressif" où la communication est omniprésente, s'exposant aussi bien sur les yoles de course que sur les bateaux privés, sur lesquels la "métisse" martiniquaise trouve une place de choix dans les stratégies de visibilité sociale. La mer se transforme en espace d'"exhibition sociale", où il est primordial d'être vu et reconnu. Si, par sa spectacularisation, la yole est un espace de visibilité sociale, elle est également un véritable emblème culturel autour duquel s'articule un discours identitaire.

L'art de proclamer sa "martiniquité"

Le discours politico-médiatique qui s'articule autour de ce phénomène local entretient et véhicule l'affirmation d'une néo-autochtonie. Par la récurrence et l'amplification médiatiques de son caractère *"unique au monde"*, la yole devient le signe d'une existence au monde, le symbole de l'originalité d'une culture, voire l'emblème d'une "civilisation" émergente. Unique activité "autochtone", pensée et conçue par la société martiniquaise, développée en marge du modèle sportif européen dominant, la yole ronde est promue et perçue comme la seule pratique culturelle qui ait su résister à l'assimilation culturelle française. En condensant les savoir-faire, l'habileté et la richesse culturelle d'un peuple en quête d'identité, la yole s'impose comme le signifiant de l'"existence" du Martiniquais. Pour une fois, les Martiniquais se sentent capables de préserver, de développer et de valoriser économiquement un produit autochtone, dont le caractère spectaculaire reflète la modernité du territoire. La yole veut être le signe, la preuve indiscutable que le peuple martiniquais s'affranchit de l'occidentalisation et de la francisation de sa culture. Derrière cette revendication identitaire, il est surtout question pour une population, sous "perfusion" métropolitaine, d'affirmer à la face du monde sa capacité à exister, d'être elle-même. En ce sens, la proclamation de cette martiniquité véhicule une volonté de différenciation vis-à-vis de la nation française et des autres îles "créoles" de la Caraïbe, tout particulièrement l'île sœur, la Guadeloupe.

En effet, il est d'autant plus important de se différencier de la Guadeloupe pour les Martiniquais, que la proximité culturelle des populations de ces îles est à l'origine d'une certaine rivalité identitaire. Aussi assiste-t-on à une relative concurrence sur le registre de la "voile traditionnelle", puisque, depuis peu, les Guadeloupéens, conscients des enjeux sous-jacents, cherchent à promouvoir un Tour de la Guadeloupe en "saintoises". Les discours portés par les élites politiques locales et relayés par les médias locaux participent de l'"autochtonisation" de la yole, qui délimite des frontières extérieures, métropolitaines et caribéennes. Mais, en redéfinissant les contours de l'identité martiniquaise, la yole, considérée par certains auteurs comme l'un des "*rares exemples de préservation réussie de traits culturels créoles*[8]", participe également d'un probable effacement de frontières socio-raciales propres à la société martiniquaise.

Une réappropriation de l'espace maritime

Développée grâce à l'implication de la plupart des "ethnies" visibles, la yole ronde est un véritable espace participatif, à travers lequel se reconnaissent et s'identifient les différentes composantes ethniques de la société. Ainsi, plus que d'autres pratiques créoles gastronomiques ou linguistiques, la yole présente la singularité d'unifier des composantes ethniques qui habituellement ne se côtoient guère. Si, à l'origine, ce sont essentiellement les békés et les Noirs – les pêcheurs – qui ont contribué à l'émergence de la pratique, aujourd'hui, la yole est devenue par sa popularité et sa "surmédiatisation" locale l'espace participatif qui assure une visibilité sociale à toutes les composantes ethniques. Parmi les stratégies les plus abouties, on peut souligner celles de certaines familles locales (békés et chinoises) pour qui l'association de leur patronyme à la yole a fortement contribué à leur intégration dans la vie politique, sociale et économique de l'île. Pour preuve, lors du Tour des yoles, combien de "Noirs" scandent allègrement le nom de békés, bien loin de soupçonner leur origine coloniale "impardonnable"! Dans la même logique, la yole est aussi un vecteur de reconnaissance sociale pour les quelques familles "noires" qui, en apposant leur nom sur une yole, signifient aux autres leur ascension sociale. Support de stratégies variables, cet espace participatif singulier contribue néanmoins à la construction d'une sorte de "créolité maritime" par la réappropriation d'un espace, la mer. Aux Antilles, la mer a toujours été passée sous silence, elle est celle dont on ne parle pas, celle dont on se tient à distance. Le Martiniquais s'est longtemps tenu éloigné de cet espace mythique et interdit, porteur de la douleur et du fardeau du passé, et qui renvoie systématiquement au traumatisme de la terrible traversée des esclaves africains dans les bateaux négriers. Paradoxalement, la mer est aussi le seul espace libre et domesticable n'appartenant pas aux colons, vierge de l'histoire coloniale forgée sur la terre qui a scellé les différences raciales. Ainsi, la mer

est le lieu propice à la recomposition d'une identité qui se tourne vers elle. Dorénavant espace de divertissement, la yole orchestre la "réconciliation" du Martiniquais avec la mer et consacre l'avènement d'une nouvelle créolité maritime qui dépasse et tourne le dos à l'expérience "plantationnaire" à l'origine des frontières ethniques.

Une pratique fortement ethnicisée

L'ambition de forger un destin ne doit cependant pas faire oublier que la yole demeure une pratique "ethnique" héritée de pêcheurs – généralement de phénotype noir – et qui reste majoritairement pratiquée par des "Noirs". Néanmoins, cette "ethnicisation" de la pratique a pour vertu d'inverser positivement les représentations raciales héritées de l'histoire, encore et toujours vivaces au sein de la société martiniquaise. Par ce biais, la société martiniquaise parvient à célébrer et à valoriser avec fierté ses héros locaux noirs – les pêcheurs –, réhabilités et glorifiés en tant qu'héritiers d'une culture maritime étrangère à l'histoire de la plantation, et détenteurs d'un savoir typiquement créole à la croisée de l'Europe, de la Caraïbe et de l'Afrique. L'ethnicité de la yole se lit également dans les stratégies collectives de visibilité sociale des différentes ethnies et dans la spatialisation "en soirée" de la dimension festive du Tour des yoles. Si, d'un premier abord, le Tour donne l'image de l'unification des différentes composantes ethniques, celle-ci reste de façade, puisque l'espace devient le marqueur de fortes distinctions socio-raciales entre "terriens", majoritairement de phénotype noir, et "marins" (métissés et plus clairs de peau). À bien y regarder, on a l'impression d'une scission entre deux mondes totalement étrangers l'un à l'autre par la distance imposée par la mer, et différenciés par leur manière de vivre et de penser la fête. Si les terriens laissent voir un amusement "traditionnel" centré sur la yole, sur l'eau c'est une société ultra-moderne qui se donne à voir, principalement enthousiasmée à l'idée de "paraître".

Conclusion

Cette pratique autochtone qui, depuis les années soixante, a connu un processus de sportivisation et de spectacularisation fulgurant reste, malgré une certaine dimension créole, fortement ethnicisée. Expression présente de l'histoire et de la complexité d'un territoire, la yole ronde ne semble pas contribuer au dépassement et à l'effacement des frontières ethniques. Malgré les discours et la volonté de créer une culture sportive autochtone, les barrières ethniques restent inébranlables. Faut-il voir là le signe de l'incapacité profonde d'une société à changer tant les identités actuelles se sont constituées sur les questions de phénotypes ? La voie semble étroite pour une simple

pratique du corps de contribuer significativement à la transformation d'une société fragmentée. Il est toutefois peut-être encore un peu tôt pour juger de son potentiel social de réduction des frontières ethniques. Aussi, la yole peut-elle être envisagée comme l'un des "moyens" du processus de dépassement des prolongements présents de l'Histoire, une fenêtre ouverte sur un autre "vivre-ensemble". Un inédit qui prendrait certainement les apparats du Tout-Monde de Glissant[9]. ■

Bibliographie

- Bensa Alban, "Usages savants et politiques de la notion d'autochtonie", in *Autochtonies vues de France et du Québec*, Laval, Presses de l'université de Laval, 2009.
- Bernabé Jean, Chamoiseau Patrick, Confiant Raphaël, *Éloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1989.
- Confiant Raphaël, "La créolité contre l'enfermement identitaire", in *Multitudes*, n° 22, vol. 3, 2005.
- Confiant Raphaël, *Aimé Césaire, une traversée paradoxale du siècle*, Paris, Éditions Écriture, 1993.
- Chamoiseau Patrick, "Les identités dans la totalité-monde", in *Cités*, n° 29, Paris, PUF, 2007.
- Constant Fred et Daniel Justin (dir.), *1946-1996, cinquante ans de départementalisation outre-mer*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- Gassama Makhily (dir.), 50 *ans après, quelle indépendance pour l'Afrique ?*, Paris, Philippe Rey, 2010, pp. 187-223.
- Giraud Michel, "Les identités antillaises entre négritude et créolité", in *Cahiers des Amériques latines*, n° 17, 1994.
- Glissant Édouard, *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990.
- Glissant Édouard, *Traité du Tout-Monde*, Paris, Gallimard, 1997.
- L'Étang Gerry, "Créolisation et créolité à la Martinique : essai de périodisation", communication au colloque "L'habitation/Plantation : héritages et mutations", Schœlcher, Faculté des lettres, UAG, 10-11 mars 2004.
- Pruneau Jérôme, Dumont Jacques, Célimène Nicolas, "Voiles traditionnelles aux Antilles françaises : 'sportivisation' et patrimonialisation", in *Ethnologie française*, n° 3, vol. XXXVI, 2006.
- Morin Françoise, "L'autochtonie, forme d'ethnicité ou exemple d'ethnogenèse", in *Parcours anthropologiques*, n° 6, "Ethnicité, ethnogenèse, autochtonie", 2007.

Notes

1. Abiola Irele Francis, "Le royaume politique : vers la reconstruction de l'Afrique", *in* Gassama Makhily (dir.), 50 *ans après, quelle indépendance pour l'Afrique ?*, Paris, Philippe Rey, 2010, pp. 187-223.

2. Bernabé Jean, Chamoiseau Patrick, Confiant Raphaël, *Éloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1989, p. 13.

3. Giraud Michel, "Les identités antillaises entre négritude et créolité", in *Cahiers des Amériques latines*, n°17, 1994, pp. 141-156.

4. Bernabé Jean et *al*., *op. cit.*

5. *Ibid*, p. 26.

6. "Courses de canots arrêtées" : défi amical que se lançaient les marins-pêcheurs entre eux. On "arrêtait" un jour pour disputer ces défis qui opposaient deux yoles de communes limitrophes. Étant donné qu'il y avait peu de yoles à l'époque, ce type de manifestations était possible en l'absence de structures.

7. Propos tenus par Alfred Almont, maire de la ville de Schœlcher.

8. L'Étang Gerry, "Créolisation et créolité à la Martinique : essai de périodisation", communication au colloque "L'habitation/Plantation : héritages et mutations", Schœlcher, Faculté des lettres, UAG, 10-11 mars 2004.

9. Édouard Glissant, *Traité du Tout-Monde*, Paris, Gallimard, 1997.